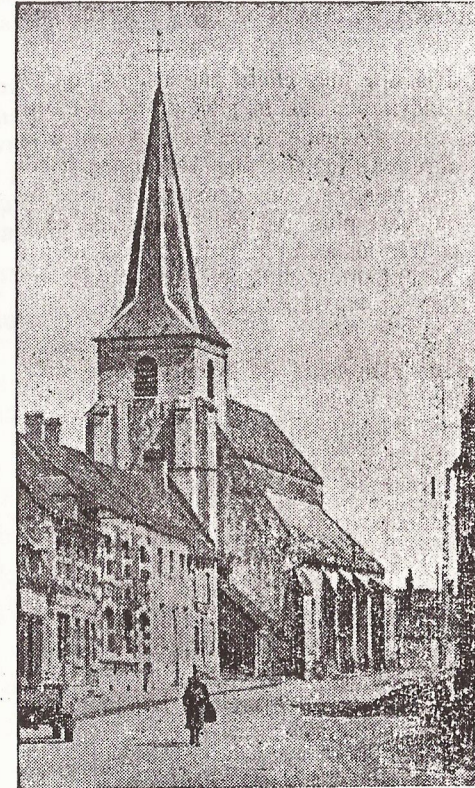


BLANGY-SUR-TERNOISE

**LA VOIX
DE SAINTE BERTHE**



**Bulletin de la paroisse de Blangy
et du Pèlerinage à Sainte Berthe**



CONSERVEZ CHAQUE NUMÉRO

ÉDITION SPÉCIALE DE « NOTRE CLOCHER »

Abonnement d'un an : de 100 à 200 francs

SOUHAITS

J'ai à cœur de vous offrir, bien chers Paroissiens, mes affectueux souhaits de nouvel an. Plus j'entre dans votre intimité et dans votre confiance, et plus j'apprécie en vous les qualités de cœur qui vous rendent accueillants aux pèlerins et bons pour votre prêtre.

De plus, chacun sait votre application au travail et à la conduite attentive de vos intérêts, qu'il s'agisse des maisons dont la situation est plus en vue, ou de celles où l'on vit du gain journalier, avec l'appoint d'une basse-cour, d'un jardin de rapport, d'un travail de couture, d'un certain bétail, d'une culture qui s'amorce, etc...

Je vous ai déjà dit, mes chers paroissiens, qu'avec votre fond sérieux, il est inévitable que le plus grand nombre d'entre vous soit frappé par cette évidence, dont certains sont déjà convaincus : « Parce que chrétien, je suis une valeur supérieure à l'argent, aux champs, aux salaires, aux pensions et aux bénéfices ; car j'ai une âme qui vaut plus que tous les billets de banque et que tout l'or des coffres-forts. Et il faut cultiver mon âme, en agissant bien, en sanctifiant le dimanche, en observant les commandements de Dieu et les règles de la morale, en priant chaque jour. »

Un registre de catholicité de Blangy relate qu'à la fin d'une Mission prêchée en Octobre 1895, il y eut dans notre église 226 communions d'hommes, et 272 communions de femmes... Blangy ne peut-il pas redevenir Blangy ?... Comme disait un homme à son camarade : « Fais-le, et ça se fera ».

Ce que je souhaite à chacun, c'est une année de progrès.

Au cœur de 1953, nous aurons la neuvaine habituelle à Ste Berthe. Je suis certain de répondre à votre désir en demandant qu'elle soit de mieux en mieux suivie, dans tous les coins de notre cher village, par les hommes, les femmes, la jeunesse. Par amour pour Ste Berthe, vous viendrez plus souvent aux messes, aux saluts, aux fêtes en son honneur, chanter à pleine voix le refrain du cantique :

Devant le Reliquaire

Nous sommes à genoux.

O Sainte Berthe, ô bonne Mère,

Veillez sur nous, protégez-nous.

Nous chanterons aussi les couplets composés pour nous, en l'honneur de notre chère Sainté :

*La Chasse antique et toujours chère
Rassemble encor vos pèlerins
Et près des fleurs de la rivière
Ils ont repris l'ancien chemin.*

*Portez bonheur à nos familles,
Que leur dimanche soit chrétien.
Aux jeunes gens, aux jeunes filles,
À tous, montrez le droit chemin.*

Abbé C. CARTON, Curé de Blangy.



AVIS ET NOUVELLES

BAPTEME. — Le 14 décembre, Régis Sonhentrucker.

Parrain : Marcel Duneau ; marraine : Nelly Leclercq.

Que Dieu le garde !

CINEMA FAMILIAL. — M. l'abbé Lepers prévient qu'il tournera, chez M. Duquesne, les films suivants : Le 14 janvier : « Le Fils de Robin des Bois », en couleurs ; le 21, « Opium » ; le 28, « Tarzan les amazones » ; le 4 février, « Amour et Cle », avec Georges Guétary ; le 11, « Flèche Noire » ; le 18, « Ces sacrés Gosses » (1^{er} prix de la biennale de Venise).

CHAISES ET RECOMMANDATIONS. — Il est possible que le Bulletin Paroissial en cause en février.

LES CIERGES DE FAMILLE sont bénits le 2 février au matin, jour de la Purification de la Sainte Vierge et de la Présentation de l'Enfant-Jésus au Temple de Jérusalem. Prière de les apporter à l'église avant la messe ; une fois bénits, on les allume aux baptêmes, orages, décès, etc. On s'en procure à Hesdin ou à Saint-Pol.

DECES. — Le 16 novembre, Mme Thomas, née Angéla Briquanne, 75 ans ; le 26, M. Julien Blondin, 79 ans ; le 30, Mme Hunet, née Julienne Petit, 77 ans ; le 27 décembre, M. Omer Farsy, 63 ans ; tous administrés. Sainte Berthe, priez pour eux !

Le 13 décembre, à Saint-Pol, Chantal Bellenguez, 4 mois.

Cher petit ange, prie pour nous !



Le premier de l'an entendra des vœux de toutes les couleurs...

LES VŒUX A SOI-MÊME

Il y aura les vœux des anges, les meilleurs : « Gloire à Dieu dans les hauteurs, et ici-bas, paix aux hommes de bonne volonté ; les vœux du Pape, le message de Noël, message de paix que les ondes porteront partout. La première fois que ce message parvint jusqu'au Pôle, à Repulse Bay, c'était en 1936 et c'était Pie XI qui le prononçait de son lit de malade. Depuis, chaque année, la voix du grand Chef de la prière est entendue partout. Il y aura les vœux officiels. Dans chaque

capitale, l'envoyé du Pape, au nom de tout le Corps diplomatique, offrira des vœux à chaque chef d'Etat ; à Paris, Mgr Roncalli au Président de la République. Il y aura les vœux familiaux, les plus touchants, les enfants aux parents, les parents aux enfants...

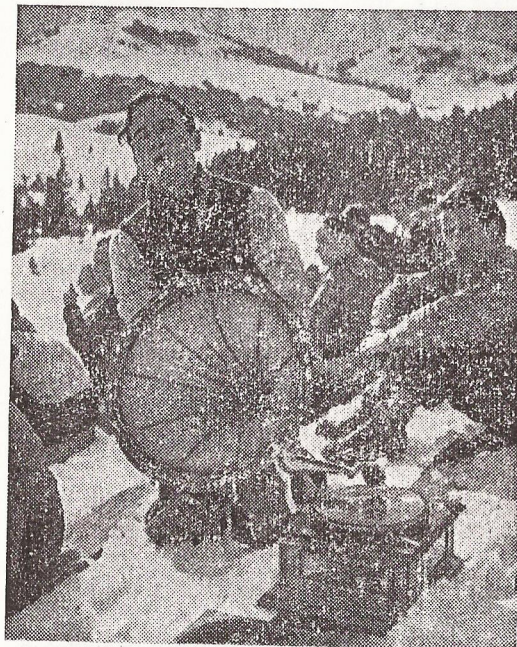
Peut-on s'offrir des vœux à soi-même. Ce n'est pas interdit. Je vous propose ceux-ci : « Que, cette année, je devienne meilleur. Que je fasse du bien à mes proches autour de moi. Que je sois le sel, le ferment, la lumière, la charité. Que je devienne un paroissien fidèle à ses devoirs, prière quotidienne, messe du dimanche, con-

fession et communion pascale. Un paroissien qui vit sa paroisse, se réjouit de ses joies, s'inquiète de ses préoccupations, participe à ses groupements, l'aide selon ses moyens : Denier du Culte, Ecole Libre, Patronage, Bulletin Paroissial, entretien de l'église.

Que je ne sois pas un paroissien passif, un citoyen honoraire, un pantouflard, un déserteur des devoirs civiques. Que je ne sois pas un saule pleureur, un bâton dans les roues, un critiqueur, un casseur de bras, un briseur d'énergie, un décourageur. »

1953 est devant nous comme un livre aux 365 feuilles blanches. A nous de les remplir.

Que, cette année, je devienne meilleur. Que je fasse du bien à mes proches autour de moi. Que je sois le sel, le ferment, la lumière, la charité.



"Dieu avec nous" n'est-il pas la plus belle étrenne?

L'enfance est le temps des étrennes, le temps où l'on reçoit tout. Puis, graduellement, vient le temps où il faut tout gagner. C'est encore le temps des étrennes, mais il faut les donner...

Croyez-vous ? Croyez-vous que les adultes ne reçoivent rien ? Certes, du matin au soir, ils doivent travailler et gagner leur vie. C'est une vieille loi. Je me demande, d'ailleurs, ce que nous ferions si elle n'existait pas. Vraiment, je ne vois pas les hommes n'ayant rien à faire. Ils mourraient d'ennui...

Mais, notre effort mis à part, est-ce que nous ne recevons pas tout ? L'air que nous respirons, le sommeil, nos aliments qui poussent tout seuls, presque tous les jours de l'année, notre santé, celle d'un organisme si compliqué que son bon fonctionnement est un perpétuel miracle, la rectitude de notre esprit, déboussolé pour un rien et qu'un gyroscope secret remet dans le bon sens. Toute la vie sociale nous est donnée, les bonjours de chaque matin, les sourires de la jour-

La vie, une passionnante étrenne.

Notre effort mis à part, est-ce que nous ne recevons pas tout ?

née, l'estime et l'attachement de nos proches, la responsabilité que nous avons d'eux qui fait la dignité, la fierté, le bonheur de l'homme.

Le mari a-t-il gagné sa femme ? La femme, son mari, les enfants, leurs parents et les parents, leurs enfants ? Est-ce que tout cela qui fait le prix de la vie ne nous est pas donné ? Et notre rôle consiste-t-il à autre chose qu'à ne pas les perdre ?

Et la grâce de Dieu sans qui nous ne pouvons pas vivre, et notre prière et Dieu par les sacrements, n'est-ce pas donné ?

Au temps de Noël, ce « Dieu avec nous » n'est-il pas la plus belle étrenne, est-ce qu'il n'y est pas donné ? « Je suis avec vous, tous les jours ». Chaque matin, chaque année, sachons accueillir, du meilleur de notre cœur, avec un sourire d'enfant heureux, Celui qui nous est donné et tout le reste avec Lui.

Notre organisme si compliqué n'est-il pas un perpétuel miracle ?

LA PART DU PAUVRE

Dix ans, des taches de rousseur. Un nez en trompette...

Ce nez, pour le moment, est collé à la vitre du Grand Bazar brillamment illuminé, à la veille du Jour de l'An. Totor est en train de faire son choix tout en dévorant la tartine de son goûter. A dix ans, vous pensez bien qu'on ne croit plus qu'aux étrennes. Hier, justement, papa a dit : « Mon garçon, tu as bien travaillé. Pour étrennes, tu choisiras : un train, des livres, ou un mécano. » Totor a été charmé, comme vous l'auriez été vous-même. Etonné, non point. Tous les parents, c'est bien connu, venu Noël ou le premier de l'an, achètent des cadeaux à leurs mioches, sans compter des chaussures trois fois par an, une tartine à quatre heures, et plusieurs autres repas par jour. Naturel tout cela, comme la lune, le soleil et l'hiver et le printemps.

Le repas de midi... Jamais Totor n'aura le courage de finir sa tartine. Il la pose sur l'appui de la fenêtre et replonge dans la contemplation des mécanos... Ah ! ça par exemple ! Quelqu'un vient de subtiliser la tartine. Marcel, le petit voisin de classe, qui toussaille tout le temps. En voilà une idée, de ramasser des croûtons. Le philosophe Totor songe : « Il doit avoir un chien à nourrir. Un gros. Les gros, y paraît, c'est fou ce que ça consomme de croûtes. Il en a de la chance d'avoir un chien. » Et un moment, Totor hésite entre un chien et un mécano.

Un quart d'heure après, Marcel repasse par là et mon Totor est dehors. « Dis, Marcel... tu voudrais bien que j'aille chez vous voir ton chien ? » L'autre ouvre des yeux tout ronds, dans la figure grisâtre. « Quel chien ? — Ben... celui pour lequel tu ramasses du pain. » Le visage hâve s'est empourpré... « Oui, oui, je voudrais bien. Je demanderais pas mieux. Seulement, tu sais, maman est malade. Alors papa, il aime mieux qu'on n'y vienne pas, chez nous. — Ah ! oui, je comprends », dit Totor qui n'a rien compris du tout. Puis une idée lui venant : « Tiens, attends-moi là, deux minutes. »

Totor remonte l'escalier de la maison, quatre à quatre. Il va droit au coin du buffet où sa mère collectionne les croûtons de pain pour en faire de la panade. Il met le tout dans une musette. Le voilà près de Marcel, en moins de deux. « Tiens, tu lui donneras ça, et tu lui feras une caresse de ma part, à ton chien. »

Marcel accepte, d'un air détaché, puis s'éloigne en sifflotant. Mais voilà-t-il pas qu'au premier tournant, se croyant hors de vue, il sort les croûtons de la musette. Et il les mange, comme un affamé...

Le premier instinct de Totor, à ce spectacle, est de s'avancer, de crier, de manifester sa stupeur de façon quelconque. Un autre instinct, plus puissant et qu'il ne saurait définir, lui conseille de partir, comme s'il n'avait rien vu.

Ainsi, le pain du chien, c'était pour lui... Faut-il qu'il ait faim, Marcel, pour manger le pain où les autres ont mordu, le pain du chien. Et lui, Totor, si difficile, si dégoûté à table !... Oh ! c'est affreux, affreux... Dans le petit cœur de Totor, c'est une marée de sentiments tumultueux et imprécis. Pour la première fois est atteinte sa tranquillité un peu égoïste d'enfant qui n'a jamais manqué de rien. Il a reçu, à la mesure de son âge, la révélation de la misère humaine.

Juste à ce moment, perdu dans ses réflexions, il repasse devant la vitrine du bazar.

Le mécano brille de tous ses feux. Au-dessus de la boîte, un gros chiffre : « 2.000 francs ».

Et soudain, une pensée, à la fois confuse et aiguë, traverse l'enfant comme une flèche. C'est fini : plus jamais il ne pourra s'amuser tranquillement avec son mécano, maintenant qu'il sait qu'il y a des petits camarades qui ont faim.

2.000 francs ! On doit pouvoir en acheter des choses pour 2.000 francs ! Des remèdes pour une maman qui tousse ; et du pain, du bon pain, du frais, dans lequel personne n'aurait déjà mordu...

— Maman, papa ! J'ai réfléchi, pour mes étrennes. Ça y est, c'est décidé, c'est le mécano que je préférerais. Seulement...

— Seulement ?

— Seulement, si tu voulais, papa, eh bien, on donnerait l'argent au petit Marcel... oui, un de mes camarades de classe. Je l'ai vu... oh ! il ne me voyait pas, lui, il fait le malin ! mais il mangeait mes vieux croûtons. Et ça, tu sais, j'ai pas pu...

Le pauvre Totor s'en étrangle d'émotion. Papa et maman se regardent. Ils sont très fiers, un peu émus. C'est entendu. On donnera le prix du mécano au boulanger, pour qu'il envoie du pain au petit Marcel.

Alors, Totor, rassénéralisé — que voulez-vous ! à dix ans, on n'atteint pas d'un seul coup les cimes de l'héroïsme social :

— Et puis, maman, toi qui sais si bien faire des économies..., tu auras peut-être de quoi m'acheter un tout petit mécano quand même.

Distractions pour Janvier 1953

DEUX CHARADES

1. Mon premier a des plumes, 2. Mon un se porte au doigt,
Mon second a du poil, Mon deux se porte au pied,
Mon trois a de la mousse, Mon trois, avec mon tout,
Mon quatre a de la barbe, Portera beau partout.
Mon tout est une fleur.

Réponse : 1. géai - rat - nid - homme : géranium.
2. Dé - cor - homme : Décorum.

UN METAGRAMME

J'ai quatre pieds. En changeant le premier, je prends six visages, que vous trouverez : 1. Dans la gueule d'un serpent ; 2. sur la joue d'une jolie femme ; 3. en Languedoc ; 4. au fond d'un saloir ; 5. chez un parfumeur ; 9. au jour.

Réponse : 1. Dard ; 2. Fard ; 3. Gard ; 4. Lard ; 5. Nard ; 6. Tard.

POUR RIRE... UN PEU

(Dédié respectueusement à M. le Président de la République...
en souvenir.)

Avant d'être Président de la République, M. Vincent Auriol a été député dans le Midi — Un jour qu'il parcourait sa circonscription sous un soleil torride, il aperçoit un cantonnier, debout au bord d'une route et rigoureusement immobile. M. Vincent Auriol s'arrête et lui demande avec sympathie :

— Eh bien, mon ami, qu'est-ce que vous faites-là ?

Et le cantonnier de répondre :

— Vous ne voyez pas ? Je fais de l'ombre !



L'APPRENTI PHARMACIEN

Un jeune homme qui ambitionnait de devenir pharmacien avait suivi des « cours de chimie par correspondance » (cela se fait en Angleterre). Un jour, ayant mal à la gorge, il décida de se confectionner une ordonnance. Avec orgueil il soumit l'ordonnance au pharmacien. Ce dernier la lut et relut avec attention. Finalement, il laissa tomber :

— Est-ce un très gros chien ?



Le client. — Garçon, cette soupe n'est pas mangeable.

Le garçon. — Mais, monsieur...

Le client, hors de lui. — Appelez-moi le patron.

Le garçon philosophe. — Oh ! inutile, monsieur. Il ne voudra pas la manger non plus.



— Savez-vous combien a coûté la toiture de ces halles ?

— Ma foi, non.

— Eh bien ! elle n'a rien coûté du tout puisqu'elle a été faite par-dessus le marché !